

## *La fraternité : mythe ou réalité ?*

Louis Mauvais

*Vicaire Général, théologien*

*Diocèse de Besançon*

**M**ême si le mot "Fraternité" fait partie de la devise de notre République, il semble bien, au vu de la situation actuelle, que la réalité n'obéisse pas forcément aux intentions généreuses que pouvaient en avoir les fondateurs.

Ce mot de fraternité résonne encore comme un beau projet de société, mais il se heurte vite aux difficultés concrètes que tout projet rencontre : est-ce possible de considérer cet étranger - qui a une tout autre culture et une tout autre manière de vivre que moi - comme un frère et d'entrer en fraternité avec lui ? Est-ce bien raisonnable de penser qu'il y a un réel lien de fraternité avec des gens qui vivent à des milliers de kilomètres et que donc leur situation ne peut m'être indifférente ? Et ce sidéen dont la maladie est tellement révélatrice de dysfonctionnements sociaux et dont les liens se distendent avec parfois, hélas, les plus proches ? Et ces personnes sans domicile fixe, tellement différentes des gens "normaux" : sont-ils vraiment des frères... ?

On pourrait multiplier les exemples : l'utopie de la fraternité, qui est pourtant au coeur de la construction du lien social, celui-ci fût-il d'extrême proximité ou à l'échelle planétaire, ne résiste guère devant les situations concrètes où il est demandé à chacun de s'engager afin de faire exister cette fraternité.

C'est une raison de plus pour tenter de mieux cerner cette réalité et d'en approfondir les fondements. C'est à partir de ce que je suis

et de ce que j'essaie de vivre, c'est-à-dire d'un enracinement dans la foi au Christ et de mon appartenance à l'Eglise catholique que je le ferai. L'Eglise n'a certes pas le monopole de la fraternité : je crois pourtant que, malgré tous les avatars historiques et toutes les erreurs, la révélation judéo-chrétienne n'a pas rien à dire ni rien à faire sur cette réalité de la fraternité.

Même si le mot de fraternité semble être un terme typiquement d'origine chrétienne, la réalité en est bien antérieure, même si d'importantes évolutions sur le sens et la portée sont à prendre en compte. Ainsi, Platon appelle "frères" les habitants d'une même cité et pas seulement les membres d'une même famille (fratrie). C'est avec les stoïciens que le mot frère trouve un approfondissement et une extension qui marquera durablement la pensée occidentale (Saint Paul lui-même n'hésitera pas à leur emprunter l'image du corps pour désigner l'Eglise). En effet, pour ces philosophes, les habitants de la terre entière sont considérés comme frères puisqu'ils appartiennent au même corps que forme l'humanité et participent à la même raison. Ainsi Epictète, reprochant à un maître d'être trop dur avec ses esclaves, lui écrit-il : "Ne veux-tu pas supporter ton frère qui a Zeus pour père, qui, comme un fils, est né des mêmes germes que toi et qui est de la même descendance céleste ?"

Avec la réalité de l'Alliance, cette réalité de fraternité va trouver, dans la réflexion progressive du Peuple d'Israël au long de son histoire, un sens et des conséquences concrètes

qui sont à l'origine de tout le développement ultérieur.

Plusieurs éléments peuvent être signalés qui en marquent les étapes essentielles.

- Dieu fait alliance avec un peuple particulier, le peuple d'Israël, et lui donne comme vérification concrète de la fidélité à cette alliance, le code de l'Alliance, le Décalogue (cf. Exode 19 et 20). Parce que tous sont membres de cette Alliance, objets d'une élection de la part de Dieu, ils doivent former un peuple de frères : les interdits du Décalogue ont pour but de tracer quelques lignes directrices de cette fraternité, et des spécifications positives de plus en plus nombreuses et complexes viendront préciser les modalités concrètes de cette fraternité que se doivent les membres de l'Alliance.

Ce qu'on appelle la Loi de sainteté (Lévitique 19) viendra en donner le sens : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même" (Lv 19, 18), c'est-à-dire tu te reconnaitras solidaire de ton prochain, tu te considéreras obligé envers lui comme envers toi-même ; ses droits sont tes droits ; tu te dois de les respecter et, si besoin est, de les faire respecter. C'est ce que le Christ viendra couronner et parfaire dans ce qu'on appelle la "règle d'or" et qui est la charte de toute relation qui se veut de réelle fraternité. "Ainsi tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux : c'est toute la Loi et les Prophètes" (Matthieu 7,12).

- Voilà quelle était la règle fondatrice de l'Alliance ; on ne peut pas dire que la réalité obéissait à cette norme : elle n'en demeurerait pas moins comme norme et les prophètes en particulier ne vont pas cesser d'en rappeler le sens véritable pour tenter de remettre le Peuple d'Israël dans une pratique conforme au sens de l'Alliance.

Ce rappel va porter sur deux points principaux.

Par une sorte de pente naturelle inhérente à toute société, les plus démunis et les plus faibles, ceux qui sont "courbés" (selon l'étymologie d'un des termes désignant les pauvres) sont peu à peu laissés de côté, participent de moins en moins à cette fraternité qui devrait lier tous les membres du peuple. La Bible n'aura de cesse de rappeler que "la veuve, l'étranger et l'orphelin" (cette trilogie

résumant les diverses situations de pauvreté) sont membres eux aussi de l'Alliance et, comme par une sorte de contrepois à la pente qui mène naturellement certains à une exclusion ou au moins une semi-exclusion, une législation très stricte se met en place. On va insister sur le droit des pauvres ; on va instituer l'année jubilaire : sorte de remise à zéro des différentes acquisitions pour que "chacun rentre dans son patrimoine" (Lv 25,13), afin que "nul d'entre vous ne lèse son compatriote, mais aie la crainte de ton Dieu" (Lv 25,17). le cas des étrangers est particulièrement intéressant : tu aimeras l'étranger comme toi-même. Puisque tu as été toi-même étranger au pays d'Egypte et que Dieu t'a tiré de cet esclavage, tu dois te comporter envers lui comme Dieu s'est comporté envers toi (ainsi Exode 22, 20-23 - Lv 19, 33-34).

L'autre point, tout aussi fondamental est que la vérification concrète de la fidélité à l'Alliance n'est pas dans la manière dont le peuple rend un culte à Dieu, mais dans la manière dont la justice, l'équité, le respect du plus petit et la fraternité sont vécus. Les prophètes vont être intransigeants sur ce point, depuis le terrible prophète Amos, au 8e siècle - qui rappelle cette règle absolue aux femmes de Samarie (Amos 4) et s'en prend avec violence à ceux qui "achètent le faible à prix d'argent et le pauvre pour une paire de sandales" (Amos 8,6) - jusqu'au prophète Isaïe qui, après l'Exil, s'en prend à une conception du jeûne qui ne déboucherait pas sur l'amour des autres (Isaïe 58). "N'est-ce pas plutôt ceci, le jeûne que je préfère : défaire les chaînes injustes, délier les liens du joug ; renvoyer libres les opprimés et briser tous les jougs ? N'est-ce pas partager ton pain avec l'affamé, héberger chez toi le pauvre sans abri, vêtir celui que tu vois nu et ne pas te dérober devant celui qui est ta propre chair ?" (Isaïe 58, 6-7).

- Cette fraternité à vivre n'est valable, sauf exception, que pour les membres du peuple d'Israël. A ma connaissance, le terme de frère n'est pas appliqué à quelqu'un qui serait étranger au peuple. Ce "nationalisme" peut paraître étroit et choquant pour des hommes du 20e siècle : il s'explique cependant, au moins pour une part, par la nécessité que le peuple avait de se protéger contre les croyances aux faux-dieux (les Baals) qu'adoraient les autres peuples au milieu desquels ils vivaient.

Il faudra attendre l'expérience tout à fait fondamentale de l'Exil (587 - 538) pour que la perspective universaliste se développe peu à peu et qu'Israël considère que l'Alliance dont il était bénéficiaire était, en fait, pour tous les peuples (ainsi le chapitre 60 du prophète Isaïe). Cette perspective universaliste n'ira pas jusqu'au bout d'elle-même et toutes les conséquences n'en seront pas tirées au niveau d'une fraternité universelle, mais les germes en sont posés : la prédication et la pratique de Jésus leur en donneront toute son ampleur et son fondement dans l'unique fraternité d'un Dieu, père de tout homme.

C'est, en effet, la révélation du Christ qui, pour les chrétiens, apporte une lumière décisive quant à la manière de fonder et de vivre la fraternité. Si les disciples de Jésus ont souvent été bien éloignés de l'idéal que leur trace le Christ et si leurs comportements sont parfois aux antipodes de cette fraternité voulue par lui, il reste que le message est là qui les accule à sans cesse dépasser ce qui pourrait leur paraître humainement raisonnable et même possible.

Une parabole, bien connue, nous indique ce nécessaire dépassement quand il s'agit de fraternité : c'est la parabole du Bon Samaritain (Luc 10, 25-37). La question du légiste à Jésus : "Qui est mon prochain ?" est sous-tendue par la représentation d'un mode de relations en termes concentriques. Il y a, pour le légiste, des cercles relationnels plus ou moins proches de lui : la famille, étroite et élargie, les habitants du même village, les concitoyens, les membres de son peuple, etc. et sa question est précise : jusqu'à quel cercle dois-je considérer que l'autre est mon prochain ? Jésus ne répond pas à la question. Il raconte la parabole du Bon Samaritain et la leçon est claire : le prochain n'est pas celui qui, géographiquement, ethniquement, est plus ou moins proche de toi, c'est tout homme dont tu te seras rendu proche par la miséricorde, la tendresse et l'aide que tu lui auras apportée. C'est dire qu'il n'y a pas de limites à l'amour et à la fraternité puisque tout homme peut et doit devenir ton prochain lorsqu'il est dans le besoin et attend de toi que tu te mettes à son service. La fraternité est universelle ou elle n'est pas. Elle s'étend même à ceux qui sont les ennemis (Luc 6, 27-38). Il est à noter que Jésus ne dit pas : vous n'aurez pas d'ennemis (il est réaliste), mais il nous demande de les aimer pour être "les fils du Très-Haut qui est bon, lui, pour les ingrats et les méchants"

(Luc 6, 35). La grande tradition de la réflexion chrétienne ne cessera de reprendre cela ; ainsi, parmi d'innombrables exemples, cette parole de Tertullien "Dites : vous êtes un frère à ceux qui vous haïssent".

Tout cela peut paraître impossible et inhumain ? Certes. Mais, dans la conviction des chrétiens, cet appel et cette exigence sont fondés sur la personne même du Christ. Contrairement à ce qu'on croit généralement, le message évangélique n'apporte pas une morale, et pour une fraternité en particulier : la plupart des préceptes moraux viennent de l'Ancien Testament, voire même des stoïciens. Mais le "radicalement nouveau" tient à la fraternité. Le "aimez-vous les uns les autres" n'est pas particulièrement nouveau ni très original. C'est le "comme je vous ai aimés" (Jean 15, 12) qui en est la marque spécifique. Le "comme" n'étant pas à entendre comme une simple exemplarité extérieure "à l'imitation de ce que j'ai fait", mais il est à comprendre dans la profondeur de l'enracinement que tout chrétien trouve dans la personne du Christ : "c'est de l'amour même dont je vous ai aimés que vous devez vous aimer les uns les autres".

C'est le sens même de la mort et de la résurrection du Christ, fondement de la foi chrétienne (cf. I Cor 15,14) qui donne tout son sens et sa possibilité à la fraternité. Celle-ci n'est pas d'abord une morale, elle est la conséquence de la foi et devient ainsi une exigence découlant de son enracinement dans le Christ. C'est ainsi, par exemple, que Saint Paul va déployer en terme de réconciliation (qui est, après tout, une autre manière de voir la fraternité) le sens de la mort et de la résurrection du Christ. A partir de la division symbolique de l'humanité entre juifs et païens, il décrira ainsi l'oeuvre du Christ, donnant du même coup la perspective de la vie et de l'action de ceux qui se veulent ses disciples : "C'est lui qui est notre paix, lui qui des deux peuples n'en a fait qu'un, détruisant la barrière qui les séparait... En sa personne, il a tué la haine" (Eph 2, 14-17).

La fraternité est ainsi fondée... elle reste à réaliser ! Les premiers chrétiens vont tenter d'en vivre les conséquences.

- Le mot de frère est le terme le plus significatif des relations nouvelles qui s'instaurent entre eux (on trouve 349 emplois de ce terme dans le Nouveau Testament).

- Le partage des biens était le signe et le gage de cette fraternité vécue entre chrétiens : "tous les croyants ensemble mettaient tout en commun ; ils vendaient leurs propriétés et leurs biens et en partageaient le prix entre tous selon les besoins de chacun" nous dit saint Luc (Ac 2,44 ; 4,32-35) ; "si bien que nul d'entre eux n'était dans le besoin" (Ac 4,34). Il est à noter cependant, afin de ne pas céder à un quelconque idéalisme archéologique, que Luc, dans ces passages nous indique plus la vision de ce qui devrait être que la description de ce qui se passait réellement.
- La place accordée aux plus pauvres était le signe que cette fraternité n'était pas un vain mot. Mais là encore, le rappel incessant et parfois violent de cette exigence (ainsi Jacques 2,1-9) laisse penser que ce n'était hélas pas toujours le cas.

Ceci est également vrai de l'attitude de responsables d'Eglise vis-à-vis des plus petits (cf. Matthieu 18,1-4) : l'autorité était sans doute loin d'être vécue comme un service - ce qui aurait dû être à la suite du Christ Serviteur (cf. Marc 10-41-45) - et loin de toujours favoriser la fraternité.

- Le critère de la foi concrètement vécue sera toujours l'amour des autres et la fraternité. Saint Jean, en particulier dans sa première épître, n'aura de cesse d'y revenir pour mettre en garde les chrétiens contre l'illusion d'un foi désincarnée. "Si quelqu'un dit : j'aime Dieu et qu'il déteste son frère, c'est un menteur ; celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, ne saura aimer Dieu qu'il ne voit pas" (I Jean 4,20). Bien d'autres passages seraient à citer, allant dans le même sens.
- Quand on emploie le mot frère ou fraternité, c'est avant tout les membres de la communauté chrétienne qui sont désignés par là. Est-ce à dire que la fraternité se réduit à ce cercle ? Il a fallu, certes, du temps pour que la dimension universelle de la fraternité soit perçue et vécue (il ne faut pas oublier que le groupe ecclésial était peu nombreux et que, très rapidement, le contexte de persécution a obligé les chrétiens à se "serrer les coudes"), mais l'unique fraternité de Dieu

pour tous les hommes et la foi dans le fait que le Christ était mort pour tout homme, allaient permettre cette ouverture universelle de la fraternité : "il n'y a ni juif, ni grec ; il n'y a ni esclave ni homme libre ; il n'y a ni homme ni femme, car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus" s'écrie Paul (Galates 3,28). C'était poser les bases d'une fraternité pour tout homme quel qu'il soit, même si ce n'est que peu à peu que les conséquences et les implications concrètes en ont été perçues.

Tels sont quelques uns des fondements, pour hier comme pour aujourd'hui, qui guident la réflexion et l'action des chrétiens quand ils parlent de fraternité. C'est à cette source qu'ils doivent sans cesse revenir pour tenter d'être fidèles à Celui qui est pour eux "le chemin, la vérité et la vie" (Jean 14,6) et faire vivre la fraternité dans le monde.

Il serait évidemment trop long de dire ce qu'il en est advenu au cours des vingt siècles de l'histoire de l'Eglise. On y verrait les pires déviations (il suffit de penser aux Croisades, à l'Inquisition, à la persécution vis-à-vis des Juifs, etc.) au nom d'une vérité abstraite et du primat de l'orthodoxie sur l'orthopraxie. On y verrait aussi, qu'à toute époque, des prophètes se sont levés pour rappeler que la fraternité était la valeur première de l'Evangile : de saint François d'Assise, homme "réconcilié" s'il en fut, à saint Vincent de Paul, figure emblématique de la charité et de la fraternité, en passant par toutes les institutions caritatives, hospitalières ou éducatives dont les chrétiens ont été à l'origine. Est-il étonnant que l'Eglise charrie le meilleur comme le pire ?

Il me suffira de décrire rapidement comment, aujourd'hui, les chrétiens tentent, toujours à la lumière du message évangélique, mais dans des circonstances forcément nouvelles, de réfléchir et de faire vivre cette réalité de la fraternité.

- Même avec retard (beaucoup trop sans doute), les chrétiens ont pris conscience à partir du 19<sup>e</sup> siècle de l'émergence d'un monde nouveau, le monde industriel, et peu à peu s'est forgée la "doctrine sociale" de l'Eglise qui a précisé ce que pouvait être la fraternité dans le contexte nouveau. Il n'est pas possible de rendre compte du contenu de cette doctrine sociale, depuis les grandes encycliques des papes (par exemple *Rerum Novarum* en 1891)

jusqu'à la déclaration de l'épiscopat français sur les "Nouveaux Modes de vie" en 1982, qui invitait les chrétiens à s'interroger sur le nécessaire partage du travail, et qu'a prolongée, en 1988, la déclaration "Face au défi du chômage : créer et partager". Le logement et bien d'autres questions sociales ont fait l'objet de recherches et de déclarations malheureusement peu reprises par la grande presse : c'est là pourtant qu'il faudrait chercher les nouvelles approches pour une fraternité vécue aujourd'hui.

- La pauvreté, sous toutes ses formes, est un des lieux majeurs de la recherche de fraternité. Dans la ligne de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans la continuité des évêques de l'Antiquité (ceux qu'on appelle les Pères de l'Eglise), les chrétiens considèrent que toute forme de pauvreté est une déchirure inadmissible dans le tissu de la société et de l'Eglise. Peut-on répéter à satiété l'idéal d'une société fraternelle quand on s'achemine de plus en plus vers une société duale ? quand l'économie prime sur le développement du tissu social ? quand les pays les moins développés continuent à s'enfoncer dans la misère ? Certes, personne ne peut porter à lui seul le fardeau de toutes les misères du monde. D'autre part, l'Eglise (et c'est bien ainsi) n'a plus dans la société le pouvoir et la place qui étaient les siens, il y a quelques siècles, mais ce qui est inacceptable reste inacceptable aujourd'hui comme hier.

Le texte "Attention .... pauvretés" des évêques de France, en 1984, avait pour but de mobiliser les communautés chrétiennes dans la lutte contre les pauvretés et dans la détection des nouvelles pauvretés qui apparaissent, en particulier le chômage et l'exclusion. Nous sommes encore loin du compte malgré l'engagement de nombreux chrétiens dans des associations, malgré le travail efficace et imaginaire d'organismes d'Eglise comme le Secours catholique (SOS) ou le Comité catholique contre la faim et pour le développement (CCFD). L'exigence de la fraternité n'est pas quelque chose de facultatif et restera toujours le critère de la vérité vécue de l'Evangile.

Faut-il, ici, parler des étrangers et du droit à l'immigration ? Jean-Paul II vient de rappeler aux chrétiens qu'ils avaient à accueillir, comme des frères qu'ils sont, les immigrés même en situation illégale.

Faut-il évoquer les sidéens souvent exclus des relations y compris familiales ?

Faut-il rappeler qu'il existe des personnes sans domicile fixe (SDF) dont la société cherche à canaliser, le nombre et la légitime agressivité, par des solutions inacceptables ?

Il serait trop fastidieux -malheureusement- d'exposer toutes les formes de pauvretés qui sont, pour les chrétiens, autant d'appels à la recherche d'une nécessaire et indispensable fraternité.

- La mondialisation, ce que Jean XXIII appelait la "socialisation" dans sa Lettre "Mater et Magistra" impose une vision de la fraternité élargie au plan mondial.

"La Corrèze avant le Zambèze" avait proclamé un homme politique. La parabole du Bon Samaritain vient prendre le total contre-pied de cette perspective. De récents sondages montrent que, devant la montée des pauvretés en France, le souci des pays les plus pauvres n'était pas une préoccupation majeure des Français : l'Eglise se situera à contre-courant de l'opinion sur ce point. "Tout homme et tout l'homme" selon l'expression de Paul VI : telle est la perspective de la fraternité exigée par l'Evangile.

Je crains que, sur ce point, les catholiques ne soient frileux et ne soient pas suffisamment "sel de la terre" (Matthieu 5,13) dans une société tentée par le repli sur soi. La fraternité ne peut qu'être universelle, ou elle n'est pas.

Une des constantes de la pensée de l'Eglise qui serait sans doute à redécouvrir, c'est la "destination universelle des biens". L'idée remontant aux premiers siècles de l'Eglise est celle-ci : les biens appartiennent à tous avant d'appartenir, même légalement, à quelques-uns. L'appropriation personnelle des ressources de la planète n'est que seconde par rapport à leur destination première qui est de permettre à tous de vivre humainement. C'est dire que la propriété privée est toujours subordonnée à cette finalité première et qu'elle est toujours, selon l'expression de Jean-Paul II "grevée d'une hypothèque sociale". Je cite le concile Vatican II :

*"Dieu a destiné la terre et tout ce qu'elle contient à l'usage de tous les hommes et de tous les peuples, en sorte que les biens de la création doivent équitablement affluer*

*entre les mains de tous, selon la règle de la justice inséparable de la charité. Quelles que soient les formes de la propriété [...] on doit toujours tenir compte de cette destination universelle des biens. C'est pourquoi l'homme, dans l'usage qu'il en fait, ne doit jamais tenir les choses qu'il possède légitimement comme n'appartenant qu'à lui, mais les regarder aussi comme communes : en ce sens qu'elles puissent profiter non seulement à lui, mais aussi aux autres. D'ailleurs, tous les hommes ont le droit d'avoir une part suffisante de biens pour eux-mêmes et leur famille".*

(Gaudium et Spes n° 69)

Sait-on qu'au nom de ce principe, les théologiens ont toujours justifié le vol quand il s'agit, pour quelqu'un, de subsister ?

Ce qu'un père de l'Eglise du IV<sup>e</sup> siècle traduisait ainsi :

*"A l'affamé appartient le pain que tu mets en réserve ; à l'homme nu, le manteau que tu gardes dans tes coffres ; au va-nu-pieds, la chaussure qui pourrit chez toi ; au besogneux, l'argent que tu conserves enfoui. Ainsi tu commets autant d'injustices qu'il y a de gens à qui tu pourrais donner".*

(Saint Basile de Césarée)

N'avons-nous pas là un fondement solide pour une fraternité universelle ?

On peut penser à quelques applications concrètes : l'accumulation, personnelle ou collective, de l'argent ; les latifundia d'Amérique du Sud ou la question de la remise de la dette des pays en voie de développement. Il n'y aura pas de fraternité sans cette remise en perspective.

- La fraternité, dans un monde relativement restreint, était conçue sur la base d'une "relation courte", c'est-à-dire d'une relation de personne à personne.

Cette nécessité demeure dans un monde de plus en plus marqué par l'anonymat et le chacun pour soi. Mais "l'efficacité" de la fraternité postule que d'autres types d'action soient entrepris : les "relations longues", c'est-à-dire les relations médiatisées dans l'action d'organisations qu'elles soient non-gouvernementales (ONG), qu'elles soient institutionnelles ou même qu'elles soient politiques.

Comment agir non seulement pour aider tel chômeur, mais pour tenter de faire disparaître les causes du chômage, sinon par l'engagement dans telle organisation ou même sur le plan politique ?

Comment faire avancer la fraternité à l'autre bout du monde sinon en militant avec d'autres pour un nouvel ordre économique mondial ? Ca peut prendre la forme d'un engagement dans une ONG ou la forme d'un engagement politique.

La fraternité ne peut pas se vivre en dehors d'un engagement politique. "La politique est la forme la plus haute de la charité" disait le pape Pie XI. Qu'on m'entende bien : il ne s'agit pas ici d'abord de la participation à tel parti politique (encore que cela puisse prendre cette forme), mais du souci de la vie de la cité (c'est le sens du mot politique et la cité est devenue planétaire !) : la poursuite efficace de la fraternité est à ce prix.

"Messieurs les Ecclésiastiques, mêlez-vous de vos oignons" disait un amiral lorsque les évêques se sont prononcés sur la dissuasion nucléaire. Peut-on être à ce point aveugle pour ignorer que la question de la paix est essentielle à la fraternité et que l'Evangile n'a pas rien à dire sur la paix et la fraternité.

L'Eglise fait de la politique ? Je m'en réjouis si, par politique, on entend non pas ces jeux stériles de conquête du pouvoir, mais si la politique est cette grande ambition de faire exister un peu plus de justice et de fraternité.

- Le changement de structures est essentiel : de cela, nous prenons de mieux en mieux conscience.

Il reste - et c'est peut-être un des apports les plus originaux du message évangélique - que c'est dans le cœur de l'homme, dans le cœur de chacun que se situe l'obstacle principal à cette fraternité dont tout le monde rêve. Il n'y aura pas de fraternité vécue sans que chacun s'en sente responsable et accepte une conversion de soi-même. Il est trop facile d'accuser les autres ou de faire porter la responsabilité sur les structures : la fraternité ne vivra que si chacun accepte de se convertir pour accueillir l'autre, quel qu'il soit, comme un frère. C'est l'appel constant de tout le message évangélique : il n'y a pas de fraternité possible sans que "ça coûte" quelque part en chacun de nous ; personne ne peut se décharger sur d'autres de l'avancée de la fraternité dans le monde.

Faut-il conclure ? La fraternité est une oeuvre tellement énorme à réaliser qu'elle ne pourra se réaliser que par l'engagement de chacun, soutenu par une espérance que les obstacles bien réels et les butées bien concrètes ne pourront décourager.

*"La solidarité n'est pas un sentiment de compassion vague et d'attendrissement superficiel pour les maux subis par tant de personnes proches ou lointaines. Au contraire, c'est la détermination ferme et persévérante de travailler pour le bien commun, c'est-à-dire pour le bien de tous et de chacun parce que tous nous sommes vraiment responsables de tous".*

(Jean-Paul II)